Document généré le 23 avr. 2024 14:07

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Regard sur le cinéma japonais
La jalousie féminine… au féminin

Pascal Grenier

Numéro 222, novembre–décembre 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/48430ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2002). Compte rendu de [Regard sur le cinéma japonais : la jalousie féminine… au féminin]. *Séquences*, (222), 22–23.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

26e FFM | REGARD SUR LE CINÉMA JAPONAIS

La jalousie féminine...

Go

La dernière édition du Festival des films du monde rendait hommage au cinéma japonais avec la section Regard sur le cinéma japonais. Il s'agissait de la troisième fois depuis les débuts du festival que le Japon était à l'honneur. Dès l'annonce de cette nouvelle, mon enthousiasme était sans borne compte tenu de l'intérêt que je témoigne envers le cinéma japonais et asiatique en général, d'autant plus que des cinéastes japonais importants avaient réalisé des films au cours des derniers mois. Citons-en quelques-uns : Takeshi Kitano (**Dolls**), Shunji Iwai (**All about Lily Chou-Chou** [Riri Shushu no subete]), Seijun Suzuki (**Pistol Opera**), Hiroshi Shimizu (**Chicken Heart**), Shinji Aoyama (**Desert Moon**) ou encore Hirokazu Kore-eda (**Distance**). Pourtant, aucun de ceux-ci ne figurait au programme. De surcroît, des cinéastes nippons intéressants tels que Sabu (**Drive**) et Kei Kumai (**The Sea Watches** [Umi wa mitaita]), dont les œuvres étaient présentées régulièrement au festival, ont été écartés de la sélection cette année. À quoi pouvait-on s'attendre dans ces circonstances ?

The Mars Canon (Kasei no Kanon) s'est avéré la seule vraie réussite de cette sélection pour le moins douteuse. Ce film raconte les déboires sentimentaux d'une jeune femme fin vingtaine, Kinuko, qui entretient une relation avec Kouhei, un homme marié de 43 ans. Elle ne peut le voir que le mardi soir ce qui la rend d'autant plus triste. Elle fait connaissance d'un poète de rue et d'une jeune femme, Hijiri, laquelle habite provisoirement l'appartement de ce dernier. Une belle complicité s'installe entre les deux femmes de telle sorte que Hijiri conseille à Kinuko de mettre fin à son aventure extraconjugale. Furieuse, Kinuko croit en fait qu'Hijiri est jalouse d'elle et qu'elle veut lui voler l'homme dont elle est follement amoureuse. Ce n'est qu'ultérieurement que Kinuko découvre que Hijiri est amoureuse d'elle. Cette histoire d'amour simple à l'apparence banale est en fait un beau film sur l'impossibilité de vivre dans la solitude, la désillusion amoureuse et la carence affective. Kinuko espère de tout son cœur que Kouhei quittera femme et fille pour la retrouver. Non seulement veut-elle passer beaucoup de temps avec lui mais aspire à leur union. Lorsque que Hijiri s'immisce dans sa vie, elle se rend compte de la jalousie injustifiée éprouvée et renonce à sa relation avec Kouhei car ce dernier ne quittera jamais sa femme. Elle accepte à regrets tout l'amour que lui tend Hijiri qui lui procure affection et présence. La cinéaste Shiori Kazama aborde le sujet de son film avec délicatesse et sans ambages. Sa mise en scène est méticuleuse. Les personnages principaux son fort bien définis et les interprètes jouent avec la sobriété voulue.

Abordant le thème de la sexualité et de la jalousie chez les femmes âgées, **Lys en Fête** (Yurisai), de la réalisatrice Sachi Hamano, est un de ces films qui visent à ravir le spectateur (*feel good movie*). Dans ce film, on retrouve un groupe de vieilles dames âgées locataires des Appartements Mariko, un vieil immeuble de la ville. Lorsqu'un nouveau locataire tout à fait charmant de 75 ans aux allures de play-boy s'installe dans l'immeuble, la course à la séduction s'installe, provoquant un élan de jalousie chez certaines. Mais pour toutes, on assiste à la redécouverte d'une sexualité qu'elles croyaient éteinte à jamais. Sujet tabou, non seulement au Japon mais sur l'ensemble du globe, la sexualité chez les personnes âgées est rarement abordée au cinéma. L'image du lys qui éclot renvoie justement à cette sensation unique qu'est le goût de l'amour physique. Un peu par défi, la cinéaste Hamano, qui avait réalisé avant ce film de nombreux *pink-eigas* (films porno soft tournés selon une perspective féminine), a abordé son sujet avec légèreté et humour au lieu d'adopter un ton plus grave et dramatique. Il en résulte un film coquet et mignon qui a semble-t-il plu aux nombreux aînés qui peuplaient le cinéma lors de sa présentation.

Récompensé par une myriade de prix dont ceux de meilleure réalisation, meilleur scénario et meilleur acteur lors des Japanese Award, le film **Go** de Isao Yukisada était le film le plus attendu de cette sélection. Non dépourvu d'intérêt, ce film s'est avéré une

au féminin

déception dans son ensemble. Abordant les thèmes de préjugés raciaux, de problèmes d'identité culturelle, de violence juvénile et du premier amour, le film se perd dans ses nombreux méandres. On retient seulement les premières scènes au rythme effréné et haletant qui rappelle le premier film de Sabu (Hiroyuki Tanaka), **Dangan Ranna**. Par la suite, ça se gâte rapidement : le film change de registre à toutes les quinze minutes ce qui rend le spectacle encore plus agaçant et maniéré. Ancien assistant de Shunji Iwai sur son sublime **Swallowtail**, le réalisateur Isao Yukisada a encore des croûtes à manger et a intérêt à peaufiner son style bien qu'il ne soit pas dénudé de talent.

La Danse avec le chien blanc (Shiro inu to warutsu wo) est la première œuvre du cinéaste Takashi Tsulinoki, un autre de ces assistants de grands cinéastes japonais. Assistant réalisateur de Shohei Imamura et de Takeshi Kitano, le réalisateur adopte un style épuré dans cette quête initiatique d'un vieil homme qui vient de perdre sa femme après plus de quarante ans de mariage. Un mystérieux chien blanc lui rend visite et le guidera vers un ultime voyage afin d'accomplir les derniers souhaits de sa femme au moment de sa mort. Ce film est adapté d'un roman de Terry Kay déjà conçu comme un téléfilm primé mettant en vedette Hume Cronyn. Réflexion sur la solitude, la mélancolie et le rapport à la tradition, **La Danse avec le chien blanc** pèche par excès de symbolisme où l'émotion ne passe guère. Dommage.

Picaresque, une biographie en images du célèbre écrivain nippon Osamu Dazai qui se suicida avec sa maîtresse en 1948 est un ratage complet. Interminable, le film retrace les événements marquants de cet écrivain maudit de 1931 à sa mort en 1948. La trame tout autant que le banal traitement cinématographique ne parviennent pas à sauver cette entreprise lourdaude de telle sorte qu'on sort de la projection n'ayant pas le goût de lire les écrits de cet artiste pourtant influent. Deux autres écrivains du Japon avaient donné matière à deux productions cinématographiques nettement plus inspirées : **Mishima** (1985) de Paul Schrader et **Rampo** (1994) de Rintaro Mayuzumi.

Dans un tout autre genre mais également ratés, les films **Mohohan — Copycat Killer** et **Dog Star** sont deux films dépourvus d'intérêt à tel point qu'on est en droit de se questionner sur la pertinence de leur sélection (idem pour **Mr. Rookie**). Le premier est un thriller mettant en vedette deux tueurs en série. L'intrigue est montée à la va-vite, le scénario est d'une confusion ahurissante — de quoi dresser les cheveux sur la tête — et la finale est bâclée. Le cinéaste Yoshimitsu Morita nous avait habitué à bien mieux par le passé avec des films comme **The Family Game** (Kazoku geimu) ou encore **The Black House** (Kuroi ie), son film précédent. Quant à **Dog Star**, il s'agit d'une fable fantaisiste nulle à souhait. Dans ce dérivé de **Didier**, il est question d'une réflexion simpliste et impertinente sur la vie et la mort qui ne plaira ni aux enfants — trop long et dénué d'humour — ni aux adultes — trop ridicule et inintéressant.

En somme, ce regard sur le cinéma japonais a été une amère déception. Ceux qui désiraient découvrir ce cinéma ont eu droit à une fausse représentation de la qualité cinématographique de ce pays pourtant riche en la matière alors que les initiés se maudiront de l'absence de titres alléchants à se mettre sous la dent. En se consolant, on aura au moins eu la chance de découvrir deux réalisatrices méconnues, une denrée rare dans un cinéma longuement dominé par des cinéastes masculins.

Pascal Grenier

Lys en Fête